

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

## LE ROI DES VOLEURS

PREMIERE PARTIE — MORTE OU VIVANTE

XVI

LA REVANCHE DE CARTOUCHE

Belagoy tenait sous le bras un portefeuille en maroquin, qui semblait crever de richesses.

— Monsieur le comte, dit milord dans son langage franco-anglais, la connaissance de vô cau sait à môa une vivante satisfatchieun.

— Milord, répondit Balagoy, je suis très honoré... de votre accueil.

— Monsieur le comte, combien avez-vous de petites-filles ?

— Deux cents, milord.

Puis, parcourant du regard le salon où il se trouvait :

— Mais est-ce ici que nous devons traiter une si importante affaire ? demanda-t-il.

— Nô, dans mou cabinet, répondit Sa S.ignéurie.

Le salon, pièce centrale de l'appartement, communiquait avec la salle à manger où avait été reçu pour la première fois l'abbé Derville, puis avec la chambre à coucher et avec le cabinet qui, auparavant, avait été une dépendance de cette dernière.

Le cabinet, peu spacieux, était situé à l'un des angles du bâtiment et avait un escalier de service. Ces communications disordres et presque indépendantes étaient une des exigences des mœurs de nos pères, elles sauvaient les convenances. La pièce était meublée très simplement : un fauteuil, trois chaises, une petite bibliothèque et un bureau. Ce dernier meuble était placé au milieu du cabi-

net. Ses pieds un peu courts supportaient un coffre et une table solides. Le coffre présentait deux caissons latéraux entre lesquels était ménagé l'espace nécessaire aux genoux d'une personne assise. Les caissons d'acajou plein, munis d'excellentes serrures, pouvaient servir de coffres-forts.



Aoh !... fit l'Anglais

Après avoir invité le comte et l'abbé à s'asseoir, lord Delmott prit place devant son bureau, ouvrit un des tiroirs et en sortit un vaste portefeuille de maroquin à serrure d'argent. Cherchant ensuite dans la poche de son gilet la petite clef du portefeuille :

— Monsieur le comte, dit-il, combien demandez-vô de mères pour une petite-fille ?

— Trois, milord.

En même temps, le faux abbé et lui, assis un peu en arrière du lord, se levèrent. L'un tenait à la main droite une boulette semblable à une grosse noix, l'autre à sa main gauche avait son portefeuille entr'ouvert.

— Voici, milord, dit Balagoy en abordant l'Anglais de côté, une liasse de vingt actions.

Lord Delmott avança la main, Balagoy lâcha portefeuille et liasse et lui saisit le poignet.

— Aoh !... fit l'Anglais.

Cartouche, derrière

lui, profita de l'exclamation pour enfourner sa poire d'angoisse dans la bouche de milord. Celui-ci voulut se lever, mais Cartouche le maintint les jambes engagées sous le bureau, tandis que son complice lui liait les poignets avec la dextérité que donne l'habitude. Après les poignets, les jambes eurent leur tour.

— Ne bougez pas, milord, dit Cartouche en appuyant la pointe d'un poignard sur la poitrine de l'Anglais.

Lorsque le malheureux fut solidement ficelé, nos coquins lui enlevèrent sa bourse, l'épingle en diamant de sa cravatte, sa tabatière, et vidèrent ses portefeuilles, procédant avec un sang-froid étonnant et sans trop se presser ; puis ils s'en allèrent par l'escalier dérobé.

Ils quittèrent l'hôtel d'un pas lent et d'un air grave ; mais, dès qu'ils furent dans la rue, on eût dit que le pavé les brûlait, et ils s'éloignèrent au plus vite dans les environs de Saint-Eustache. Dans le dédale de petites rues qui se trouvaient sur l'emplacement des Halles actuelles, ils avaient des maisons où se réfugier et changer de costume.

Cartouche eut bientôt dépouillé la soutane et, plastronné de six millions de valeurs, il revêtit des vêtements de toile encore souillés par le travail. Le brillant Balagoy l'imita et tous deux attendirent la nuit avant de remettre les pieds dehors.

Point de doute à cet égard, toute la police devait être en quête. Le coup qu'ils venaient de faire devait avoir bien d'autres conséquences et causer un bien autre émoi que le pillage de l'ambassade espagnole et de l'hôtel Dermaret.

La Banque se trouvait atteinte dans la sécurité de son marché, l'Argenson dans sa réputation d'habileté, Dubois le ministre anglo-français, dans son affection pour les Anglais en général et lord Delmott en particulier.

Blottis dans un grenier au milieu de sacs de chiffons, de débris de toutes sortes, les nouveaux millionnaires demeuraient immobiles, l'oreille au guet, frissonnant au moindre bruit suspect, prêts à fuir ou à se défendre, décidés à se faire massacrer plutôt que de se laisser prendre... On eût dit que l'importance du vol les avait abasourdis.

Six millions chacun !... Balagoy croyait rêver : Cartouche trouvait le temps long dans ce grenier. Mais, au sortir de là, où aller ? Leur signalement était donné à toutes les barrières où l'on n'avait pas manqué d'aposter des mouches avec lesquelles ils s'étaient déjà rencontrés.

Regagner le "Pistol" était très dangereux. La police connaissait ce repaire ainsi que "l'Image-Notre-Dame" et autres ; elle y avait déjà perdu du monde ; mais elle en surveillait les abords.

Franchir la barrière Montparnasse était encore chanceux, et, quand on possédait six millions, on hésite à courir les aventures... Mais, d'autre part, errer dans Paris de mauvais lieu en mauvais lieu, signalés aux coquins comme aux honnêtes gens, c'est risquer de se faire assassiner par des confrères besogneux.

Douze millions !... L'Anglais sans doute offrait une prime magifique à qui arrêterait ou livrerait les deux voleurs. Le fanandel qui livrerait son daron, quelque crime qu'il eût commis, aurait sa grâce et une récompense.

Cartouche et son compagnon réfléchissaient à tout cela. Et ils trouvaient humiliant et pénible, après une si brillante affaire, d'être retenus comme deux renards traqués au fond de leur terrier.

"Oh ! la misérable condition ! Et qu'il leur tardait d'en changer !" Ce fut la première réflexion par laquelle Cartouche rompit un long silence.

—Sale métier ! fit-il. On ne peut seulement jouir de ce qu'on a gagé. Ah ! j'en ai plein le dos de la pègre !

—Et moi donc ! fit-il appuya Balagoy, j'en ai la suée froide ; c'est à crever.

—Je comprends maintenant, reprit Cartouche, le métier d'honnête homme ; c'est autrement agréable, et je suis bien décidé à changer de vie. Pour commencer, je quitte Paris.

—Oui, d'accord, fit Balagoy, une sale ville où l'on ne rencontre que des mouchards ; mais comment en sortir ?

—Veux-tu rester ici ? demanda Cartouche avec humour.

—Non certes ; les "marchands" (marchands), s'ils nous soupçonnent d'être les auteurs de ce grand coup, nous assassineront ou nous livreront.

—Alors partons ; la nuit tombe.

—Où allons-nous ?...

—Vers la route de Sèvres s'il est possible.

—Mais la barrière ?

—En route nous imaginerons. N'es-tu plus Balagoy ? La fortune te rend-elle imbécile ? Et moi ne suis-je plus Louis-Dominique Cartouche ?

## XVIII

### OU L'ON CRIE AU VINAIGRE

M. d'Argenson avait appris le vol commis à l'hôtel de Tours, de la poche même de la victime.

Au bout d'une demi-heure d'attente, le cocher de lord Delmott, qui stationnait avec sa voiture, se lassa et surtout s'étonna ; il fit appeler Tom.

—Peux-tu me dire, lui demanda-t-il en anglais, si milord est toujours disposé à sortir.

—Milord, répondit le valet, est en affaire en ce moment avec un gentilhomme français et un abbé.

—Tu crois ?

—J'en suis certain ; ces messieurs sont toujours avec lui.

—Tu te trompes, répliqua le cocher. J'ai vu ces Français sortir de l'hôtel par la petite porte de l'escalier de service.

—Il y a longtemps ? fit Tom.

—Une demi-heure au moins.

Tom, très surpris, se hâta de monter chez son maître. Sans soupçonner la vérité, il pensait qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. Comment milord avait-il dérogé aux lois de la politesse en faisant prendre à un gentilhomme et un prêtre l'escalier de service ? Puis l'heure de la bourse s'écoulait. Bien qu'il lui en coûtât d'agir sans ordre, d'entrer chez son maître sans être sonné, il se décida à aller frapper à la porte du cabinet.

Pas de réponse. Il colla son oreille à la porte. Il lui sembla entendre un roulement.

Tom tenait à son maître comme à ses gages, il s'alarma, et continua à prêter l'oreille. Alors ce qu'il prenait pour un roulement lui parut pénible, étranglé, comme un râle. La peur d'un accident l'emporta sur celle d'une infraction à la règle et il ouvrit. Milord, la bouche béante, la tête renversée, se congéssait de fureur impuissante.

Tom eut bientôt coupé les liens, mais, en présence de la poire d'angoisse, il ne sut que faire ; de la forme d'une grosse noix, celle-ci s'était, par la détente d'un ressort, développée dans des proportions énormes, remplissait la bouche et distendait les mâchoires.

Lord Delmott prit un plum et écrivit en anglais : — "Appelle un chirurgien."

Tom descendit en courant. Il prit le carrosse et fut assez heureux pour trouver le libérateur qu'attendait son maître.

Le chirurgien décrocha la mâchoire inférieure ; opération peu douloureuse et qui ne présente aucun danger, et la poire d'angoisse (la bien nommée) sortit d'elle-même.

Lorsque la bouche du joyeux seigneur fut remise en son état normal, ce dernier, oubliant pour sa vengeance l'heure de "son mangement," vida rapidement une bouteille de claret pour

se dégourdir la langue et se fit conduire chez le lieutenant général de police.

D'Argenson fut considérablement vexé, mais ne perdit point sa présence d'esprit et, après avoir laissé le fils de la joyeuse Angleterre expectorer sa rage :

—Milord, s'écria-t-il d'un air dégagé, je sais qui a fait le coup.

—Aoh ! c'était un gentilhomme de votre nationne abominable !

—Non, milord, ce sont vos amis.

—Aoh ! hurla lord Delmott. Vê disai... mes amis ?

—Oui, milord, vos compatriotes, ceux qui comme vous sont les ennemis déclarés de la Banque. C'est pour effrayer le marché financier. Quant au prétendu gentilhomme dont vous parlez, c'est un coquin payé, ainsi que son compère le prétendu abbé Derville.

—Aoh ! c'était trop extraordinaire.

—Je vais faire poursuivre et arrêter les deux misérables instruments de cette manœuvre de bourse...

—Vê disai manœuvre de bourse ?

—Oui, milord, je maintiens l'expression ; et vous le verrez bientôt, la torture arrachera à ces deux individus les noms de leurs véritables complices.

L'Anglais parut réfléchir et se calmer. D'Argenson, d'un ton grave et doux, lui versa, comme une douche, des considérations sur le tort que ce vol ferait à la Banque.

On croit volontiers ce que l'on désire, et lord Delmott finit par dire :

—Douze millions, c'était l'écop... mais si vê disai vrai, monsieur le comte, si la Banque elle était atteinte, eh bien ! moi j'éprouvai encore une petite satisfécieune.

—Ne doutez pas, milord, de l'impression terrible que l'attentat dont vous avez été l'objet causera sur le marché. On n'y verra pas le fait de deux coquins vulgaires... C'est bon pour le peuple de croire à Cartouche, un scélérat à qui l'on impute tous les crimes. Si Cartouche existait, il y a longtemps que je l'aurais pris... La Bourse verra dans ce fait la main de Blount, son rival de Londres, une conspiration anglaise, une guerre à coups de poignards, et les porteurs renonceront à leur dangereux papier. Les plus sages se diront qu'une institution de crédit ainsi menacée ne peut vivre puisque la confiance publique lui sert de base.

—Oh ! yes ! yes ! fit lord Delmott.

—Et ils réaliseront !... Que deux ou trois gros portefeuilles se dégonflent ainsi et la réaction se fera. Du mouvement vertigineux de la hausse qui l'entraîne, Law sera précipité à la baisse. Et Law, c'est la banque royale, milord, c'est l'État, l'avenir colonial de la France, la vie de ses chantiers maritimes aujourd'hui rennissante ; ce sont les impôts déjà abolis qui reviennent plus lourds ; c'est le commerce de Paris surtout, anéanti. Un désastre sans exemple ! La banqueroute !...

—Aoh ! très bien ! La France ruinée ! s'écria lord Delmott épanoui d'espoir.

—Oui, milord, la France ruinée...

—Aoh ! j'éprouvai la plus vivante satisfécieune. Angleterre "for ever."

Puis, se levant dans son enthousiasme patriotique et agitant son chapeau :

—Hep ! hep ! hep ! hep ! hurrah ! hurrah !

On a toujours eu en France la plus grande indulgence pour l'excentricité de nos désagréables voisins. Le comte d'Argenson attendit avec calme que la frénésie patriotique de l'Anglais se

fit apaisée. Il le pria ensuite de lui donner quelques détails précis sur l'attentat et le signalement des deux malfaiteurs, qu'il se renouait pas à faire pendre, malgré l'éminent service qu'ils avaient rendu à l'Angleterre et le plaisir qu'ils avaient causé à lord Delmott.

Afin de comparer ces renseignements avec ceux que l'on possédait déjà sur Cartouche (qu'il savait trop ne pas être un personnage imaginaire), il demanda l'agent Postel, et invita son secrétaire à prendre des notes. Au portrait de l'abbé Derville tracé par l'Anglais, Postel s'écria :

—C'est lui !... C'est l'ami de Ratiboule et le chef de la bande qui a attaqué l'hôtel Desmarest.

Le secrétaire fut de la même opinion ; mais le portrait de Balaguy les laissa fort perplexes ; pour eux c'était encore un inconnu.

Lorsque tous les renseignements eurent été recueillis, le lieutenant général de police remercia vivement lord Delmott, et Sa Seigneurie se retira enchantée.

Enfin d'Argenson dicta à son secrétaire une circulaire destinée à tous les commissaires de police.

Ce secrétaire, — on en sera peut-être étonné, — était toujours Louis Imbert. Ce brave garçon, auquel il est temps de revenir, avait d'abord été fort mal mené par le lieutenant de police ; mais il s'était excusé en racontant son aventure tout entière, sauf un seul point.

Il n'avait pas menagé Bourguignon-Cartouche : et pourquoi l'aurait-il fait ? L'autre s'était-il gêné pour le planter là ? Il s'était indignement joué de sa bonne foi, et, après l'avoir compromis, de quel crime plus affreux ne s'était-il pas rendu coupable ? Mademoiselle de Fulda n'avait point reparu. Était-elle morte réellement comme tout le monde le pensait, comme la justice l'avait admis en autorisant le comte de Fulda à entrer en possession des biens de sa nièce ?... Et, si elle était vivante, en quel lieu et dans quel but criminel la tenaient-ils séquestrée ?...

Imbert devait donc traiter Cartouche en ennemi ; il le fit. Il dit que Ratiboule lui avait conseillé, pour réveiller Emmeline, de s'adresser à son confrère et ami, M. Bourguignon ; qu'il suivit ce conseil. Il raconta qu'il avait rencontré ce prétendu Bourguignon dans un cabaret borgne de la banlieue, un véritable repaire de malfaiteurs, mais qu'il était décidé à surmonter ses dégoûts pour sauver la vie de celle qu'il aimait. Bourguignon lui avait demandé à voir Ratiboule, il avait consenti, comme Laroche, à le conduire près du prisonnier. A peine était-il dans le cachot que les deux brigands s'étaient jetés sur lui et il n'avait échappé à la mort qu'en fuyant dans la galerie. Malheureusement un guichetier avait fermé la porte et il était resté prisonnier avec les deux bandits dans la tour.

Ce récit était très vraisemblable. Le témoignage de Laroche en confirmait la vérité. Le lieutenant de police y ajouta foi et profita des renseignements qu'Imbert lui donna sur Bourguignon-Cartouche. Si cet individu, comme le dépeignait le secrétaire, aimait à s'habiller avec recherche, fréquentait les cafés et les cabarets à la mode, tranchait du gentilhomme, il fallait s'attendre à le voir avec ses douze millions se lancer dans les dépenses d'un luxe insensé.

Ses prodigalités le dénonceraient. Ce n'était plus dans les bouges qu'il fallait le chercher : il était probable qu'on l'arrêterait dans un hôtel somptueux. En attendant, toute la mouche reçut l'ordre de lui "crier au vinaigre," — en bon français se mettre à ses troussees.

## XX

COMMENT CARTOUCHE ET BALAGNY FRANCHIRENT  
LA BARRIÈRE

On se met souvent en frais d'imagination bien inutilement. Tandis que l'on propose, le hasard dispose.

Comme Cartouche et son ami, en sortant, tournaient sur eux-mêmes, — à la manière des pigeons qui cherchent à s'orienter, — ils entendirent un jeune élégant et son valet pousser les hauts cris à quelques pas d'eux.

Les deux porteurs de leur chaise les avaient abandonnés traîtreusement, et ils ne savaient comment continuer leur route. Balagny s'approcha poliment du valet et lui demanda s'il se rendait bien loin.

— Nous allons, lui répondit celui-ci, dans le faubourg Montmartre.

— Si vous voulez accepter mes services et ceux de mon camarade, nous vous y conduirons.

L'offre fut acceptée et le prix fait de trente sols à partager.

Nos deux millionnaires passèrent les courroies sur leurs épaules et, précédés du valet, s'acheminèrent dans la direction indiquée... En pareil équipage ils ne pouvaient attirer l'attention d'une mouche. Postel serait passé près d'eux sans les regarder. Ils franchirent sous les yeux des agents le pas dangereux. Une fois dans le faubourg, ils étaient sur leurs terres.

— Il est donc décidé, dit Cartouche, que nous reverrons encore une fois cet ignoble "Pistolet" où je m'étais promis de ne plus remettre les pieds.

— Mon Dieu ! fit Balagny, là du moins nous sommes en sûreté. On n'y a pas encore de nos nouvelles. Nous n'y trouverons que des pochards paisibles et quelques ponices.

— Je serais content d'y rencontrer le docteur.

— Il y sera, dit Balagny, il n'a pas fait fortune, lui.

— Il est nécessaire que nous ayons ensemble un dernier entretien.

Un instant après, ils hurtaient à la "bourde de la piolle." Mignot, à ce frapement bien connu, s'empressa d'ouvrir.

Dans cette salle où les chandelles, par leur fumée, neutralisaient l'éclat de leur lumière, causaient en buvant, ou jouaient aux cartes, quelques groupes de boulineux et d'anguilleuses. Ces fanandels tournaient à peine la tête pour répondre au bonsoir des deux héros dont Paris s'entretenait. Ratiboule vidait une oruche de vin des environs avec Jeanneton-Venus. Le daron alla à lui :

— Je viens causer un instant avec toi, lui dit-il.

— Allons là-bas, dit-il en indiquant l'autre extrémité de la salle :

Ratiboule se leva ; Jeanneton s'apprêta à le suivre, mais Cartouche lui fit signe de rester où elle était :

— Tout à l'heure, ajouta-t-il.

Quant à Balagny, il alla s'asseoir derrière Simon qui jouait avec le Capricieux.

— Quoi de nouveau ? demanda le docteur.

— J'ai fait une affaire qui me met décidément à mon aise.

— L'ambassade d'Espagne ?...

— C'est quelque chose, mais aujourd'hui j'ai fait mieux. Seulement c'est un coup de pied dans le guépier du Châtelet, et, à l'heure qu'il est, tout Paris me crie au vinaigre. Eh bien, docteur, ces cris, ces abois qui, hier encore me faisaient rire, m'embêtent maintenant. Je voudrais avoir un moment de répit et un coin propre où manger au moins un morceau de ce que je

me suis donné la peine d'attraper. J'ai de l'argent, de belles choses, car la vaisselle de vermeil de l'ambassade est vraiment d'un beau travail, j'ai une très jolie petite femme ; je voudrais passer quelques mois à la campagne.

— Eh bien, rien ne t'en empêche, répondit Ratiboule.

— Cela doit te paraître drôle.

— Pas du tout... La campagne, le calme et l'innocence avec une jolie femme et du bon vin... de ma vie je n'ai aimé autre chose... Malheureusement mes affaires me retiennent à Paris... Si j'avais seulement les quinze mille livres de ce brave Imbert.

— Tu auras mieux que cela.

— Comment ? fit le docteur avec vivacité.

— Présente-moi demain ta note pour soins donnés à mademoiselle de Fulda, et, si elle ne dépasse point vingt-cinq mille livres, elle sera immédiatement acquittée.

— Ah ! daron, c'est le langage et la façon d'agir d'un grand homme !

— En revanche, voici ce que j'attends de ton obligeance. Si je devais vivre seul à la campagne ou avec une femme du peuple, j'aurais tout ce qu'il faudrait, mais, avec la belle que tu connais, c'est différent : je manque de tout et en ce moment je ne pourrais sans folie courir les magasins pour faire des achats. Voici donc ce que je te propose et qui te donnera une haute idée de la confiance que j'ai en toi : — tu loucras une voiture et te rendras de ma part chez la Marmotte-Boulangier près des Chartreux ; tu lui remettras cent louis et enlèveras tout ce que j'ai déposé chez elle en sortant de l'ambassade. Tu joindras à cela tout le linge que tu jugeras utile, linge de corps, de table, de toilette, de cuisine, dans les quantités et qualités qu'exige une maison de premier ordre. Tu as carte blanche.

— Ce n'est pas tout, mais je ne veux pas t'accabler pour un premier voyage, j'aurai besoin aussi de voitures, de chevaux... Ce sera pour un autre jour. Et ma cave !... Mais nous ne resterons pas éternellement dans la maison de la route de Sèvres ; je me ferai bâtir un château quelque part. Ma maison n'est qu'un pied-à-terre en attendant que j'aie réglé les affaires de Fulda.

A ce nom, Ratiboule, qui l'avait écouté avec admiration, l'interrompit :

— Tu sais que le comte est mis en possession des biens de sa nièce ?

— Je le sais. Je puis lui faire rendre gorge demain.

— Oui, en envoyant Emmeline à Paris.

— Mais je ne veux point qu'elle y aille sans moi, et, d'autre part, je crains que dans le chevalier des Courtils, l'exempt Postel, ou tout autre, ne reconnaisse une des notabilités de la pègre parisienne. Pour recouvrer la dot de ma future, j'aurai recours à d'autres moyens.

— Tu es devenu bien prudent.

— C'est que l'heure est sonnée.

— Comment cela ?

— Tu dois avoir remarqué, docteur, que c'est au moment où l'on croit toucher au faite du bonheur que l'on est précipité dans la mélasse. Je suis à ce moment critique. Puis je sens là bas au dessous de nous une meute que nous avons rendue enragée. Ma tête est mise à prix.

— Oui, oui, fit Ratiboule pensif.

— Depuis quelques jours, reprit Cartouche baissant la voix, je ne suis plus le même. Je me sens trop d'ennemis. Je me connais des envieux. Ce surnois de Capricieux, qui joue là avec Simon, m'envie. Je ne me sens plus en sûreté ici. La mou-

elle est si insupportable que forcément elle vit avec nous. Les hommes du Châtelet partagent nos garnis et mangent à nos gargotes. Tu en connais que j'entretiens.

—Oui, fit Ratiboule sérieux, des pères de famille... Nous devrions prendre une mesure générale à l'égard de toute cette vermine et lui donner des boulettes.

—Les femmes aussi, les femmes me gênent.

—A propos de femmes, fit Ratiboule, la Cocasse est malade à croquer.

—Tiens, qu'a-t-elle donc ?

—Un charcutier de la rue Saint-Denis, à qui elle enlevait des saucissons, lui a envoyé dans l'estomac un coup de pied qui l'a laissée pour morte sur le pavé. Depuis elle crache le sang et ne parle plus.

—Eh bien, fit Cartouche, prends la Jeanneton...

—Sans son consentement.

—Est-ce que c'est absolument nécessaire ?

—C'est une formalité.

—Un docteur ne marche jamais sans sa canne, et tu sais le traitement qui convient à son affectiou.

—Appelle la, dit Ratiboule.

—Justement j'avais l'intention de lui parler.

Cartouche fit signe à Jeanneton, qui depuis son entrée n'avait pas un seul instant perdu son amoureux des yeux. Elle vint sans empressement et d'un air maussade.

## XXI

## LE TORCHON BRÛLE

—Eh bien, ma fille, tu n'as pas l'air content.

—J'sommes plutôt en colère.

—Pourquoi donc, ma belle ?

—C'médecin de malheur, au lieu de garir la pauvre ptiote pour qu'elle se rétablisse, tourne autour de mes jupes, me dit des bêtises, mais on n'grêffit pas l'palpitant (le cœur) d'une anguilleuse comme la bourse d'un pantinois (d'un Parisien).

—Le docteur boulinerait plutôt tout Pantia que le palpitant d'une fanandelle. Ce qu'il prend ici, il le paye.

—C'est bien, daron, tu m'en bailles à croire, mais j'n'étions point nico et n'est pas de o'matin que j'sommes arrivées de not'village.

—Tu arriverais plutôt de Saint-Lazarre.

—Quand ça s'rait ? Y n'y a des honnêtes gens partout et tous les roués n'sont pas à la Grève. Mais o'ti-là vient me dire que tu n'veux plus d'ta Jeanneton et que...

—Ecoute, Jeannette, interrompit Cartouche, il ne faut pas de méentendu. Je vais te dire. Je dois quitter le pays et aller faire fortune au Mississipi chez les sauvages. Ne pouvant t'emmener avec moi, je me suis demandé lequel de mes amis pourrait le mieux adoucir tes regrets... J'ai songé à Ratiboule, un savant modeste, un bon vivant, un homme propre, adroit et dont la corde n'est pas encore filée.

A mesuro qu'il parlait, le visage de Jeanneton-Véous devenait d'une pâleur de marbre. Elle se sentait délaissée.

—C'est donc vrai ? fit-elle d'une voix sourde.

—Oui, c'est la vérité.

(A CONTINUER.)

Commencé le 6 août 1885 — (No 293).

A tout nouvel abonné, outre la prime à laquelle il a droit tel que mentionné sur la dernière page, nous donnerons gratuitement le commencement de ce feuilleton.

## FIDÈLE A SA TOMBE

## I

A quelques pas de la ville de L... loin du bruit, du tumulte de la foule, à l'ombre des cyprès toujours verts, est situé le paisible cimetière du pays.

Là, rien de triste, de glacé ; les tombes sont faites de fleurs, le soleil les baigne de ses rayons d'or, les oiseaux chantent sans songer à la mort.

On rencontre parfois, dans les allées désertes, des gens recueillis et éplorés, mais jamais on ne voit des curieux indifférents, ou des enfants bruyants dont la joie exubérante ne sait encore rien respecter.

Alors que vient le soir, souvent un brillant équipage s'arrête devant la vieille porte du cimetière. Une jeune femme, éblouissante de beauté, radieuse de jeunesse, s'élançait vivement à terre et s'engageait mélancoliquement dans une longue allée, sombre, bordée de chaque côté par des tombes fraîches.

Quelques pas après elle, gravissant péniblement la montée, les pieds blancs de poussière, la poitrine haletante, le visage recouvert d'un voile de crêpe épais, une autre femme ne tarde pas à la rejoindre ; et toutes deux pressées l'une contre l'autre, s'approchent d'une tombe enfouie dans un bouquet de roses et de jasmin. Là, elles s'agenouillent sur la pierre froide, longuement elles prient, semblant parler à celui qui dort du sommeil éternel.

Puis, lentement, elles se relèvent et se retirent, l'une emportée par ses deux ardents coursiers, l'autre, courbée par la fatigue et le poids écrasant de la douleur.

Mystère ! dira-t-on.

Oui, triste et douloureux mystère, car sur cette tombe on lit :

« Ici repose Paul Saunier, mort glorieusement en défendant la ville de L... à l'âge de 20 ans ! »

## II

Le 5 mai 1870, la petite ville de L... était en émoi : le sous-préfet, voulant, d'un seul coup, gagner les bonnes grâces de toute la population féminine du pays, avait organisé une grande fête, au profit des pauvres, à laquelle était conviée toute la société des environs.

On racontait bien bas que bon nombre, dans la bourgeoisie, avaient intrigué pour se faire inviter. Les femmes n'avaient pas été les dernières à user de ruse et, comme M. le sous-préfet était un galant homme, il ne s'était pas montré trop rebelle ; du reste, il est impossible de repousser la requête d'une jolie femme.

Ce qui n'empêchait pas les jaloux et... surtout les jalouses d'être fort nombreux.

Il y a toujours des femmes laides et des vieilles filles qui ne veulent pas comprendre qu'il n'est nullement utile qu'elles aillent étaler, sous le jet brillant des lumières, leur face édentée et leurs épaules anguleuses.

La ville de L... possède une école du gouvernement, le sous-préfet décida que trente élèves de l'école seraient invités au bal.

La joie fut grande au vieux Prytanée.

A minuit, les salons de la sous-préfecture étaient resplendissants de lumières. Les danseuses, fort décolletées, se préparaient à ouvrir le bal, lorsqu'un certain bruit se fit entendre du côté de la porte. Tout le monde tourna les yeux : c'était le

général, commandant l'école, qui entraient entourés de son état-major et suivi des élèves en grande tenue.

Ils étaient vraiment fort bien ces jeunes gens, portant fièrement leurs vingt ans, et ne baissant pas trop les yeux, malgré les regards dardés sur eux.

L'un d'entre eux, surtout, se faisait remarquer par sa haute taille et sa mâle beauté qui étonnait et séduisait tout à la fois. Ses cheveux noirs encadraient à ravir son front mat ; ses yeux bruns, profonds, presque mélancoliques, laissaient échapper des effluves magiques qui attiraient même les plus rebelles. Une fine moustache fauve ombrait ses lèvres rouges.

Paul Saunier avait à peine vingt ans et, pourtant, on devinait déjà en lui toute l'énergie de l'homme fort qui, parfois, peut se briser, mais qui ne cède jamais.

Paul, une fois quitte de ses devoirs de politesse, promena son regard sur toutes les femmes qui, les bras et les épaules nus, n'attendaient qu'une invitation pour s'élaner dans le tourbillon enivrant de la danse.

Plusieurs d'entre elles frémissaient sous ce regard d'adolescent.

Paul ne vit rien qu'une belle et suave jeune fille, Andrée de B... qui, modestement assise à l'ombre d'un bouquet de palmiers, semblait rêver en voyant passer, sans cesse devant elle, les couples des danseurs qui semblaient entraînés dans une valse fantastique.

Andrée de B... était belle, d'une beauté de madone ; de belles boucles, blondes et folâtres, venaient se jouer sur son front d'ivoire ; ses yeux bleu foncé semblaient humides, on sentait comme des larmes sous ses longs cils bruns.

Paul fut fasciné, il courut vers Andrée, il la salua en tremblant et, d'une voix basse, il l'invita.

Mlle de B... se laissa entraîner aux sons bruyants d'une valse de Strauss.

Malgré elle, Andrée frémissait au contact de cet inconnu ; elle voulait fuir la flamme de ses yeux, elle aurait voulu ne plus sentir sur son cou d'albâtre le souffle ardent de Paul.

Pourtant, elle trouva bien court l'instant qu'elle passa dans ses bras ; plusieurs fois elle se surprit à le chercher parmi la foule, et si elle le voyait danser avec une autre femme, elle en ressentait comme une douleur au cœur.

Paul, de son côté, ne s'éloignait guère, et souvent il vint l'inviter.

La soirée s'acheva !

Le lendemain du bal, Paul Saunier devint triste, taciturne, brutal même pour ses camarades.

Robert de Linière, son meilleur ami, celui qui l'avait présenté à toute la noblesse du pays, ne pouvait comprendre ce brusque changement.

Paul souffre, pensait-il, et il s'obstine à me cacher ses chagrins.

Huit jours s'écoulèrent. Robert n'osait plus questionner son ami, il craignait de passer pour un indiscret.

Paul comprit le premier qu'il avait tort ; puis, il faut l'avouer, il croyait avoir besoin de Robert.

Un matin, il l'entraîna tout au bout du jardin de l'école, il le fit asseoir à l'écart, à l'abri de toute surprise indiscrette.

— Mon ami, commença Paul Saunier d'une voix grave, voici bien des jours que tu me tourmentes pour connaître la cause de ma tristesse subite. Cette cause je te l'ai caché jusqu'à ce moment parce que j'espérais parvenir à la faire disparaître par mon unique volonté. Aujourd'hui je me reconnais vaincu.

De Linière écoutait ce préambule d'un air ahuri, il ne savait où son ami voulait en venir.

— Tu es presque effrayé, mon pauvre Robert, écoute-moi ! J'aime, comme un fou, ta cousine Andrée de B...

De Linière fit un bond en arrière.

— Tu aimes Andrée !... mais tu es un insensé.

— Pourquoi est-ce si insensé d'aimer Mlle de B... ?

— Andrée est... articula faiblement Robert. Il n'osa achever.

— Rêche, répondit en souriant Paul.

— Crois bien, s'empressa de dire de Linière.

— Inutile de t'excuser, tu as raison, elle possède de la fortune, la noblesse, la beauté. Moi, je suis pauvre, j'ai un nom obscur, il faut que je travaille.

Paul baissa la tête, deux larmes jaillirent de ses yeux.

— Pourtant je l'aime comme nul ne l'aimera.

— J'en suis convaincu. Hélas ! tu le sais, les parents ne se paient pas de cette monnaie-là. Ils veulent, pour leur fille, des millions et un titre pompeux. Du reste, Andrée est fiancée.

Paul pâlissait.

— A qui ? murmura-t-il bien bas.

— Au marquis de Luque.

— Quoi ! à ce vieux barbon usé par le vice, à moitié ruiné par les filles ?

— Que veux-tu ? mon oncle oublie qu'il a été jeune et que jadis il aimait ; aujourd'hui, il traite l'amour d'histoire ancienne.

— Voilà, sans aucun doute, le motif de la mélancolie d'Andrée ?

— Andrée est triste ?

— Oui, j'ai surpris des larmes dans ses yeux.

— Peste ! mon cher, l'amour te rend clairvoyant ; j'ai toujours cru que ma cousine était une folâtre enfant qui voulait se marier pour avoir une belle corbeille, mais qu'elle ne songeait pas à l'amour et qu'elle ne pouvait donc le regretter.

Paul garda le silence, il ne voulait pas dire qu'il avait senti frissonner dans ses bras ce beau corps de vierge.

Tout à coup il reprit :

— Puisque mon amour doit toujours être ignoré, procure-moi le bonheur de contempler une dernière fois Andrée. Tu n'as rien à craindre, je ne puis vouloir m'imposer à ta cousine. Je sais que tout me sépare d'elle, et je veux que toujours elle ignore mon amour. Mais la contempler, m'enivrer de sa vue avant de partir pour l'armée, il me semble que cela me portera bonheur et que j'aurai le courage de souffrir, car, je le sens, cet amour durera autant que ma vie.

Robert fut ému.

— Je te promets, dit-il d'une voix ferme, que tu verras Andrée. Ah ! pourquoi y a-t-il des préjugés ? et avec quelle joie je chasserais ce vieux marquis de Luque, qui te vole ton bonheur !

### III

La journée avait été chaude, presque accablante, la soirée était tiède et la brise parfumée venant des grands bois, rafraîchissait et reposait des fatigues du jour. Déjà la nuit s'éclairait des lucurs multiples des étoiles scintillantes. Au loin, le calme paisible des champs, le grillon seul chantait dans l'herbe drue des pelouses. Le vieux château gothique des Linière se profilait en ombre gigantesque sur le sable blanc des avenues du parc, traçant avec ses moulures antiques des arabesques fantastiques.

Aucune lumière ne brillait derrière ses hautes fenêtres ogi-



valca ; mais au bas du perron, le son joyeux des voix amies troublait le silence du soir.

Les parents, assis en cercle, causaient ensemble ; plus loin, Andrée, assise entre Robert et Paul, riait aux éclats des histoires drolatiques que les deux jeunes gens lui racontaient.

Paul était pâle, ému ; on voyait qu'il faisait un effort sur-humain pour cacher son trouble. Le rire d'Andrée avait quelque chose de nerveux qui laissait deviner la contrainte. Robert observait à la dérobée son ami et sa cousine.

— Ils s'aiment, pensait-il. Pauvres enfants !

Feignant d'avoir un ordre à donner, il se leva précipitamment.

— Je reviens, leur cria-t-il.

Le rire se figea sur les lèvres d'Andrée ; Paul fit un mouvement en arrière ; cette solitude avec la femme aimée l'effrayait, il aurait voulu rappeler Robert, il le maudissait presque de lui avoir ménagé ce tête-à-tête.

Le silence devenait embarrassant entre eux ; Paul essaya de rompre.

— Où donc est allé Robert ? demanda-t-il.

Andrée tressaillit comme quelqu'un qu'on éveille en sursaut.

— Je ne sais, répondit-elle d'une voix hésitante.

— Voulez-vous que nous allions au-devant de lui ?

Mlle de B... se leva et, sans mot dire, elle appuya sa main sur le bras que lui tendait Paul. Elle ne sembla pas remarquer qu'ils ne prenaient pas le chemin par lequel était parti Robert, qu'au contraire, ils s'enfougaient sous l'ombre épaisse des arbres du parc.

Certes Paul ne voulait faire aucun aveu, il était trop loyal et savait fort bien qu'il ne pouvait prétendre à offrir son nom à Mlle de B... ; mais cette promenade solitaire le comblait de joie, il s'enivrait en sentant le contact d'Andrée, des vapeurs étranges lui montaient au cerveau. A un moment, il leva les yeux vers elle ; par une incroyable coïncidence, le regard de Mlle de B... se croisa avec le sien. Tous deux frissonnèrent.

— Partir !... murmura Paul.

Andrée entendit.

— Que parlez-vous de partir ? demanda-t-elle anxieusement.

— Il le faut ! Ah ! si vous saviez ce que je souffre.

Et l'attirant vers lui, il dit en troublant :

— Je vous aime !

Puis, se reprenant aussitôt :

— Pardonnez-moi, vous aimer est un crime ; mais ne me chassez pas, laissez moi vous admirer longtemps encore.

Mlle de B... ne s'éloignait pas, elle ne faisait aucun geste de colère, elle écoutait, toute frémissante, les paroles pleines de passion du jeune homme.

— Pourquoi partir ? demanda-t-elle de nouveau, en s'appuyant un peu plus lourdement sur le bras de Paul.

— Je suis pauvre, mademoiselle, il faut que je sois soldat pour conquérir ma place dans le monde. Puis j'ai là-bas, au pays, ma vieille mère qui n'a d'espoir que dans son enfant. Celui qu'elle aimait, mon père, lui a été ravi en un jour de bataille : je dois marcher sur les traces du héros obscur dont je porte le nom.

— Ne revieâdrez-vous pas ?

— Jamais.

— Et pourquoi ?

— Mon amour est de ceux qui ne finissent qu'avec la vie, peut être même qu'il plane encore dans les régions élevées lors-

que le cœur a cessé de battre, et je préfère ne plus vous revoir, plutôt que de vous voir heureuse avec un autre... Ah ! alors, je deviendrais fou !

Andrée le regarda avec surprise.

— De quel autre voulez-vous parler ?

— Du marquis de Luque.

Elle se mit à rire si franchement, que Paul ne put s'empêcher de s'arrêter, souriant à son tour.

— N'est-ce donc pas vrai ? demanda-t-il.

Elle riait toujours et, d'une voix entrecoupée, elle répondit :

— Il a demandé ma main à mon père, mais j'ai répondu d'une telle façon que jamais il ne reviendra.

— Votre père !

— Mon père est bien un peu fâché. " Le marquis est fort riche," répète-t-il sans cesse ; mais il m'adore et ne sait rien me refuser.

Paul s'empara des mains de Mlle de B... :

— Croyez-vous qu'il me repousserait ?

— Revenez couvert de gloire, et alors...

Paul s'agenouilla et, sans laisser à la jeune fille le temps de poursuivre, il couvrit ses mains d'ardents baisers.

Tout à coup il se releva vivement : on courait non loin d'eux et Robert criait :

— Où êtes-vous ? Andrée ! Paul !

Il déboucha d'un sentier :

— Ah ! enfin, je vous trouve.

Il s'arrêta bouche bée en voyant sa cousine appuyée, si pleine d'abandon, sur Paul.

— Ah ! diable, pensa-t-il, l'écolier m'a tout l'air d'avoir marché à pas de géant. Après tout, tant mieux ! l'oncle B... adore sa fille, on ne sait ce qui peut arriver.

#### IV

La guerre de 1870 éclata comme un coup de foudre. Elle surprit chacun au milieu de ses plaisirs, de ses affaires ; nul ne songeait aux dangers qui menaçaient la patrie, et tout le monde crut au salut, aux victoires rapides.

Paul fit partie de l'armée de la Loire, il se battit plusieurs fois et toujours il fit des prodiges de valeur. Vers la fin de décembre, son bataillon se replia sur la ville de L... très menacée.

Il vécut quelques jours heureux, puisqu'il vit Andrée, qui l'aimait toujours et qui lui avait donné sa foi.

Le 12 janvier, les Prussiens attaquèrent l'ouest de la ville. Paul, au milieu de ses soldats, se battit comme un lion.

La lutte devint terrible, elle ne tarda pas à s'engager à la bayonnette. Les Prussiens, fort nombreux, écrasèrent nos troupes peu aguerries, et qui n'avaient pour elles que le courage du désespoir.

Dans la compagnie de Paul, tous les officiers étaient tombés, lui seul restait debout.

Quoique blessé, couvert de sang, il chargea huit fois à la tête d'une poignée de forcés ; à la huitième, il tomba mortellement atteint.

Les Prussiens passèrent sur des cadavres palpitants et se répandirent dans la ville. Bientôt, on n'entendit plus que le bruit des vainqueurs, le râle des mourants, et les pleurs de ceux qui restaient.

#### V

La nuit descend lentement, enveloppant d'ombre le champ de bataille, où ne sont plus que les blessés et les morts, couchés ensemble dans la boue mêlée de sang.



Une femme, portant sur la poitrine la croix de Gendve, ne tarda pas à pénétrer dans ce lieu de deuil et de carnage.

Ses premiers pas furent incertains, peut-être n'avait-elle encore jamais vu la mort face à face.

En même temps qu'elle, un jeune homme pénétrait sur le champ de bataille ; en reconnaissant une femme des ambulances, il voulut s'incliner, mais deux cris partirent ensemble :

—Robert !

—André !

—Que venez vous faire ici ? demanda impérieusement Mlle de B...

—Trop jeune pour me battre, je viens voir si je puis être utile aux blessés.

Il baissait la tête, on sentait vaguement qu'il montait.

—Et vous, André, continua-t-il en cherchant à affirmer sa voix, vous venez accomplir votre rôle sublime de charité ? Soigner les blessés, faire donner la sépulture aux morts !

Mlle de B... ne répondit rien, mais elle reprit sa marche au milieu des débris d'armes, frôlant sans cesse des hommes rigides dont le regard, à jamais glacé, semblait la suivre dans sa voie douloureuse.

Ils arrivèrent là où avait eu lieu la dernière charge. Robert s'avanga vivement, Mlle de B... l'arrêta.

—Inutile d'aller si vite, dit-elle, je sais que Paul est tombé, je veux être la première à mettre la main sur son cœur.

Robert se recula, il avait été compris.

Ils n'avançaient plus que lentement ; enfin, ils virent Paul, Paul couvert de blessures, qui en tombant avait crispé ses doux mains sur sa poitrine.

La pâleur d'André devint plus mate, Robert pleurait ; il essaya d'éloigner Mlle de B... Elle le repoussa énergiquement.

—Me croyez-vous donc indigne de son amour, dit-elle, pour craindre que je faiblisse, alors qu'il faut peut-être le sauver ?

Se baissant, elle appliqua résolument sa main sur le cœur de Paul, elle la retira rouge de sang, mais elle savait qu'il vivait.

Des brancardiers s'avancèrent, doucement on l'enleva pour le transporter à l'ambulance du Prytanée.

Un chirurgien examina le malheureux enfant. Hélas ! il avait neuf blessures, presque toutes mortelles, la tête seule était intacte.

Deux heures s'écoulaient, puis il ouvrit les yeux.

Son regard tomba sur André, André couverte de son sang ! A côté d'elle il reconnut Robert qui, penché sur lui, semblait épier ses moindres mouvements.

D'un signe il fit comprendre qu'il désirait parler. Le docteur lui fit avaler quelques gouttes d'un cordial très énergique.

Presque aussitôt il eut la force de se soulever sur son lit.

Le docteur voulut sonder ses blessures, il refusa de décroiser ses bras.

—Je sais que je vais mourir, dit-il, laissez moi seul avec Mlle de B... et M. de Linidre...

—Approchez, André, continua-t-il, écoutez avec attention, c'est la dernière fois que je vous parle !

—Vous avez été mon premier amour, vous serez aussi le dernier. Vous pointez en traits de feu combien je vous aime me paraît inutile, meoi aussi, de me prouver d'une façon si générale l'affection que vous avez pour moi.

Sa voix s'affaiblissait tellement, qu'André et Robert durent s'agenouiller près du lit.

—Ma mère, reprit-il, avait mis tout son bonheur en moi ; elle sait que mon unique désir était de devenir un homme pour lui

rendre au centuple les sacrifices qu'elle a toujours fait pour moi. Ma mort va la laisser seule sur terre : pourra-t-elle me survivre ? je n'ose le croire.

—Vous irez la trouver, vous lui direz nos heures béniées d'amour. Vous lui direz aussi que je meurs en lui ordonnant de vivre, car si elle perd un fils, elle retrouve une fille.

—Toi, dit-il encore, en se tournant vers Robert, je te les confie toutes deux, aide-les à porter le poids de leur douleur...

Il retomba sans force sur l'oreiller.

André comprit que l'instant suprême approchait, elle souleva ce corps tout sanglant et l'appuya contre sa poitrine. Alors les yeux de Paul ne quittèrent plus cette femme qui avait été toute sa joie ; mais bientôt son regard se voila, ses membres se raidirent dans un dernier spasme, et au moment que cessa de battre le cœur de ce vaillant soldat, Mlle de B... tomba sans connaissance sur celui qu'elle avait tant aimé !

Lorsqu'on déshabilla Paul Saunier, on trouva, sous ses deux bras crispés, le portrait de Mlle de B...

Les années ont passé, effaçant partout les traces sanglantes de cette poignante époque. Les morts dorment dans leurs lits d'argile, beaucoup sont oubliés.

Parfois les habits de fête ont remplacé les vêtements de deuil, mais André de B... se souvient toujours. Elle a renoncé au monde, aux plaisirs, elle vit dans la solitude, partageant son temps entre ses souvenirs et les soins dont elle entoure Mme Saunier.

Et voilà pourquoi on rencontre ces deux vaillantes femmes s'aidant à supporter une vie désormais sans but, sans espoir !

On doit s'incliner bien bas lorsqu'elles passent, car elles ont donné à la patrie tout ce qu'elles avaient de plus cher.

L... J... I...

## NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, tout abonné d'une année et plus recevra le commencement du ROI DES VOLEURS et la collection des ouvrages ci-dessous.

A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuillets complets ci-après nommés : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an.—La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demi de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Dramas de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans.—Ces cinq feuillets comprennent près de trois ans de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$3.00 nous donnerons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1884, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuillets complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Echapé de la Bastille* ou *Exili l'Empoisonneur*, *Une Vengeance de Eau Rouge*, *La Grande Halle*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament Sanglant*, *Les Dramas de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouvelles années recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuillet avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,  
475 rue Craig, Montréal.  
Boite 1898